

l'heureuse évidence. Le soleil levé trouva les voyageurs à la lisière occidentale de la forêt d'Alligunge. Ils s'étaient déjà relayés deux fois, et le tigre du chemin n'avait pas un seul instant fait mine de les poursuivre.

Le colonel m'a toujours déclaré que, pour lui, chasseur expérimenté, ce fait était demeuré une énigme. Il en avait vainement cherché le mot, et, finalement, s'était contenté d'une explication banale, peut-être juste, après tout, à savoir : que le fauve avait copieusement festoyé avant de se trouver en tête-à-tête avec la caravane, et que celle-ci n'avait dû son salut qu'à une indigestion de la bête. Il avait eu, d'abord, la pensée que le tigre était peut-être aveugle. Mais, outre que cette hypothèse n'eût pas justifié son inaction, l'odorat étant plus que suffisant à le guider, le colonel avait fort bien observé la dilatation et le rétrécissement des prunelles de l'animal au passage de la lumière des torches. Force lui était donc de s'en tenir à la première version, à moins de recourir aux légendes indiennes qui soumettent le tigre aux influences actives ou passives de Kâli, lorsqu'elles n'en font pas l'incarnation immédiate de la hideuse déesse.

Je demandai à Steadman, lorsqu'il me fit le récit de cette rencontre :

— Et vous n'avez point essayé de tuer la bête ?
Il me répondit avec un bon sourire :

— Mon cher William, je n'en ai pas eu l'occasion. Et, d'ailleurs, je vous confesserai, en toute sincérité, qu'en eussé-je eu la faculté la volonté m'eût fait défaut. Je me serais cru coupable d'un crime en portant la main sur ce tigre. Je lui devais quelque reconnaissance.

III

En 1838, le vieux prince Sh... Lal... invita les autorités anglaises et les principaux notables européens à assister à des fêtes qu'il donna dans Lucknow.

Dans le programme figuraient des joutes de diverses natures et, tout particulièrement, le combat d'un des grands éléphants royaux contre deux tigres.

Le champ clos était un véritable cirque, avec une double enceinte de bambous de douze pieds de hauteur. Les deux tigres que l'on introduisit étaient de la plus grande taille. Ils commencèrent par faire à plusieurs reprises le tour de l'arène, se faisant admirer des spectateurs, en proie à un véritable enthousiasme. Puis on fit entrer l'éléphant. Je n'en ai jamais vu de plus grand. Celui-ci mesurait seize pieds anglais. Il était admirablement entretenu, propre comme un sou, ayant été brossé à la brique, baigné quatre fois par jour, et, de plus, arrosé de toutes sortes d'huiles de senteur. On le nommait Sandiassamy, et il avait toute une légende de force et de bravoure.

Eh bien ! Sandiassamy ne justifia pas sa vieille renommée. A dire le vrai, il n'y fit point honte. Il traversa quatre fois l'arène, du pas tranquille et sûr d'un héros qui connaît son mérite et se repose sur ses lauriers antérieurs. De leur côté, les tigres se retirèrent à l'extrémité du cirque et y conservèrent une si piteuse immobilité que les spectateurs, indignés, après les avoir criblés d'injures, essayèrent, en leur lançant des pierres, de les arracher à leur torpeur. Rien n'y fit. Les félins reçurent les projectiles sans broncher, et, quant à l'éléphant, celui-ci se refusa obstinément à aller relancer ses adversaires dans leurs coins. Force fut de relever les grilles des cages que les fauves se hâtèrent de réintégrer prudemment.

Le spectacle paraissait manqué. Un peu honteux, le vieux prince présentait déjà ses excuses à ses hôtes, lorsque l'un des officiers suggéra l'idée de mettre en présence l'un des tigres et une buffonne sauvage. Cette idée fut agréée sur le champ. On planta un pieu dans l'arène. A ce pieu l'on attachait un jeune veau de quelques mois. Après quoi l'on fit pénétrer la mère, bête superbe dont le large front était garni de cornes gigantesques.

C'était une femelle de bullock, de la grande race qui descend du Sind. Le mufle, court, se terminait à des naseaux fumants. Une écume incessante humectait la bouche. Les yeux, sanglants, roulaient en dessous avec des regards farouches et menaçants. L'encolure, elle aussi très courte, se reliait à un poitrail énorme et dénotait une prodigieuse vigueur dans l'animal. Certes, la vue seule pro-

mettait un combat plein d'émouvantes péripéties ; mais nul, dans l'assistance, n'eût osé prévoir un triomphe du ruminant sur le carnassier.

On ouvrit l'une des grilles. Tenu en méfiance par l'expérience précédente, le *bâgh* se fit prier pour sortir de sa cage. On dut le piquer au travers des barreaux. Mais, une fois debout, et quand il eut d'un coup d'œil envisagé l'arène, il prit résolument son parti. D'un seul bond, il franchit sept ou huit mètres, et vint tomber, avec une légèreté d'oiseau, sur le sable de la piste.

A sa vue, le veau, avec un beuglement d'angoisse, s'élança vers sa mère, tirant à s'étrangler sur la corde qui le retenait au poteau. De son côté, la buffonne, un instant indécise, fit un pas en avant pour couvrir sa progéniture.

Il s'était fait un silence absolu. On aurait pu entendre les poitrines haletter.

Le tigre bâilla, s'étira, feignit de se rouler dans le sable, s'aiguissa les griffes à la palissade de bambous, puis, se relevant brusquement, décrivit une série de courbes gracieuses qui se fermaient en cercle à l'entour des deux bœufs. Le bullock pivotait sur place, lui présentant toujours ses redoutables cornes, et le félin n'osait risquer une attaque de front.

Mais il avait pour lui l'avantage de sa souplesse et de son agilité. Tout-à-coup il prit un essor prodigieux et vint tomber à quinze pas de la mère, menaçant sa croupe. Celle-ci, effrayée, fit volte-face. Alors, d'un second élan aussi étonnant, le tigre, passant par-dessus la tête de son ennemie, s'abattit sur les reins du pauvre veau, lequel, avec une plainte déchirante s'affaissa sous ce choc irrésistible.

Mais le fauve n'eut pas le temps de le tuer.

Un beuglement effroyable, inouï, un cri tel que nous en tremblâmes tous, jaillit de la poitrine de la buffonne, et dans une course aveugle, elle se rua sur son ennemi.

Le tigre fut pris en défaut.

Il avait lâché le veau et, ramassé, prêt à se défendre, il secouait déjà ses membres postérieurs, prêt à s'enlever pour l'assaut.

Juste en ce moment le bullock arrivait sur lui. Nous vîmes le félin se dresser et envoyer sur le crâne de la bête son terrible coup de marteau. Malheureusement ses distances étaient mal prises, et l'élan du buffle était tel qu'il annihilait la résistance du félin. La position de celui-ci, d'ailleurs, était aussi défavorable que possible. Pris entre le crâne du ruminant et la palissade, il fut littéralement broyé. En vain de ses griffes labourait-il le cou et les épaules de la buffonne ; la tête de celle-ci, roulant comme un pilon vivant, l'aplatit, l'écrasa, en quelque sorte, contre l'obstacle du bois. Ce fut épouvantable. Vomissant le sang à pleine gueule, le malheureux tigre essaya de se soustraire à l'écrasement. Il y parvint une seconde, se dégagea et put gagner de quelques pas dans la direction inverse. Mais cela ne lui servit de rien. Le bullock revint sur lui et, cette fois, lui enfonça les côtes et le tritura jusqu'à ce qu'il n'eût plus devant lui qu'un cadavre pantelant et souillé. La foule enthousiasmée, eût volontiers jeté des couronnes et des fleurs à l'héroïque animal, si un incident fâcheux ne fût venu jeter le trouble et la terreur dans l'assistance. En effet, au moment où l'on s'y attendait le moins, l'une des portes du cirque céda sous l'impulsion de la bête forcée, et celle-ci, de plus en plus furieuse, tua ou blessa plusieurs personnes dans les rues de Lucknow.

* *

Je reviens à l'éléphant Sandiassamy, qui venait de se montrer si peu belliqueux là où une simple buffonne avait montré une vaillance peu commune. J'ai dit qu'il avait sa légende. Or cette légende était méritée, et entre autres traits de vaillance, le brave animal avait accompli le suivant.

Il appartenait alors à un riche *baboo* de Gwalior. Il était si choyé, si aimé de tout le monde, qu'il n'était bombons ou gâteaux qu'on lui ménageait. Les enfants du *baboo*, deux garçons et une fille, que leur père, un véritable ami des Anglais, faisait élever à Calcutta, lui étaient particulièrement chers. L'éléphant s'était tout spécialement attaché à l'aîné, un superbe bambin de douze ans, presque blanc, car il était issu d'une mère anglaise, morte peu de jours après sa naissance. L'enfant rendait

à l'animal affection pour affection. Ils ne se quittaient pas pendant les vacances, et telle était la confiance que l'on accordait à Sandiassamy qu'on laissait le jeune Moutti-Laul exécuter de nombreuses promenades en compagnie de son grand ami et gardien, l'éléphant.

Un matin, les deux compagnons, qui avaient suivi le *baboo* dans une tournée sur l'une de ses terres, eurent la fantaisie de s'écarter du cortège aux abords d'une plantation de cannes. Je ne sais plus quelle concurrence les mit inopinément en face d'un tigre. L'enfant, pris de peur, se réfugia entre les jambes de l'éléphant. Le félin, alléché par cette bonne aubaine (il était évidemment à jeun), essaya de l'y aller prendre. Gêné dans sa défense, le pachyderme ne fit ni un ni deux. Il saisit le petit Moutti par la ceinture et, le portant assez haut pour le mettre à l'abri des bonds désordonnés de l'assaillant, il le plaça fort dextrement à portée des basses branches d'un manguiier, auxquelles l'enfant eut la présence d'esprit de s'accrocher. Cela fait, le brave Sandiassamy revint au tigre, et, comme le fauve s'acharnait stupidement au pied de l'arbre, l'éléphant l'enleva comme une plume, le fit tourner au bout de sa trompe et, après l'avoir étourdi, l'écrasa bellement sous ses pattes de devant. Puis, cueillant derechef Moutti sur son perchoir, il l'assit entre ses deux oreilles et le ramena tout d'une traite à sa famille, sans oublier d'emporter le *bâgh*, encore chaud.

Il va sans dire qu'une semblable prouesse fit de Sandiassamy l'égal d'un dieu. Sa taille, sa force, la merveilleuse réputation qu'il acquit décidèrent Sh... Lal... à l'acheter. Le *baboo* n'osa déplaire au prince, et céda l'animal à de très douces conditions.

L'éléphant ne dit rien, se réservant sans doute de manifester son mécontentement à point nommé. J'ai dit plus haut quelle superbe indifférence il montra à l'occasion de sa joute. Il ne tenait point, paraît-il, à la réputation de gladiateur ; il le fit voir.

Le prince comprit-il la leçon ? Je l'ignore. Mais j'ai appris par la suite que Sandiassamy avait réintégré les pénates de ses premiers maîtres et amis.

J. DU F.

(La fin au prochain numéro)

UN RAYON DE SOLEIL

Le Seigneur vous couvrira de son ombre et vous trouverez l'espérance sous ses ailes, sa vérité vous environnera comme un bouclier.

INTITULE cet article par l'effet reçu, tellement le rayon lumineux a réchauffé et vivifié mon âme. Il s'agit de vous laisser prendre à toutes aimables lectrices *a peep in my life*.

Dites-donc, êtes-vous bien discrètes ? Me promettez-vous de lire ces pages de la vie d'une femme sans échange d'appréciations, bonnes ou mauvaises, sans critiques, sans médisances et surtout sans ces exagérations, qui frisent la calomnie et font voir les choses sous un jour si différent. Je suis femme, voyez-vous, et vous juge d'après moi-même. N'est-ce pas que je *nous connais bien* ? J'ai un fort penchant pour vous toutes et me sens si favorablement disposée à votre sujet, que je veux vous traiter comme tous ceux que j'aime, bien intimement.

L'intimité est une de mes particularités, le froid m'est antipathique, le tiède m'écœure, ma nature passionnée n'admet pas de milieu. Hermance vous le dit, je vise à l'extrême en tout, j'aime ou j'ignore tout à fait. Trop heureuse si ces lignes retracées pour vous sont pour quelques-unes du moins un message consolant, et si dans un jour de tristesse et d'accablement vous transmettent un reflet du soleil du cœur, l'espérance et la paix.

Je vous livre mes souffrances d'un jour pour mieux illustrer le point que je veux démontrer, l'efficacité de la prière. Je comprends aujourd'hui que l'épreuve brise les âmes, et que ce sont ces misères de la vie qui nous ramènent au devoir et nous font mieux apprécier les grandes et sublimes vérités de notre religion, qu'on est toujours porté à oublier, pour peu que le Grand Maître néglige de nous faire sentir sa Toute-Puissance. Lisez :